Zdeněk Jirotka
Saturnin

Traduit par Morgan Corven
et Caroline Vigent

Saturnin

Zdeněk Jirotka

Traduit du tchèque par Morgan Corven et Caroline Vigent

Publié par l'Université Charles de Prague
Éditions Karolinum
www.karolinum.cz
Prague 2024

Illustration de couverture Adolf Born
Direction artistique Zdeněk Ziegler
Mise en page Éditions Karolinum

Text © Zdeněk Jirotka – heirs, 2024
Translation © Morgan Corven, Caroline Vigent, 2024
Cover illustration © Adolf Born – heirs, 2024

Première édition française en livre numérique,
après deuxième édition française imprimée (2023)

978-80-246-5757-8 (pdf)
978-80-246-5758-5 (epub)

Université Charles
Éditions Karolinum

www.karolinum.cz
ebooks@karolinum.cz

I.

La théorie du docteur Vlach
J'ai engagé un domestique
L'histoire du brigand
Le docteur Vlach parle du bon sens et de Pythagore

Même si je n'aime pas trop toutes ces comparaisons et ces paraboles avec lesquelles le docteur Vlach construit ses discours enflammés, je dois reconnaître qu'il y a bien quelque chose dans son exemple de l'homme assis dans un café devant une assiette de beignets. Il permet de comprendre, du moins à peu près, quel genre d'homme est Saturnin.

Le docteur Vlach classe les gens d'après leur comportement face à une assiette de beignets dans un café à moitié vide. Imaginez un café luxueux un dimanche matin. Il fait beau dehors et il n'y pas beaucoup de clients dans le café. Vous avez déjà pris votre petit déjeuner, lu tous les journaux et maintenant vous êtes confortablement enfoncés dans une banquette moelleuse à regarder pensivement une assiette de beignets. L'ennui se propage doucement dans tout le café.

C'est à ce moment que doit se révéler, d'après la théorie du docteur Vlach, la catégorie de gens à laquelle vous appartenez. Si vous êtes une personne sans imagination ni dynamisme et dépourvue de tout sens de l'humour, vous regarderez ces beignets d'un air hébété et l'esprit vide, peut-être même jusqu'à midi, puis vous vous lèverez et partirez déjeuner.

J'ai de bonnes raisons de croire que le docteur Vlach me range dans cette première catégorie. Je pense qu'il a tort. Je ne parle pas de l'humour ni du dynamisme, mais ce qui me surprend vraiment, c'est qu'il ne me reconnaisse aucune imagination alors qu'il sait que j'ai réussi à remplir correctement et en entier un formulaire administratif de déclaration d'impôt. Mais là n'est pas la question. Même si

j'appartenais réellement à cette catégorie d'individus, cela me serait toujours bien plus agréable que de faire partie du second groupe, celui qui est composé des gens qui, en regardant ces beignets, prennent plaisir à s'imaginer ce qui se passerait si quelqu'un commençait sans crier gare à jeter ces pâtisseries sur les autres clients du café.

Je ne comprends pas comment un homme adulte et raisonnable peut avoir des pensées pareilles. En même temps, je suis tout à fait d'accord avec le docteur Vlach lorsqu'il dit lui-même appartenir à cette catégorie. Et pour des raisons qui m'échappent, il en est fier. Il considère ce genre de personnes comme plus mûres spirituellement. Cependant, je ne vois pas le rapport entre la maturité spirituelle et l'image des beignets explosant sur la tête des clients qui n'ont rien demandé. Je ne vois vraiment pas, mais je n'ai pas l'intention de me disputer avec le docteur Vlach à ce propos. Car je sais à quoi ressemblent les discussions avec lui. À chaque fois que je me suis laissé entraîner dans ce genre de débat, j'ai eu l'impression d'être celui qui commet l'acte insensé de percer un trou dans le mur d'un barrage hydraulique.

Si le destin n'avait pas mis Saturnin sur mon chemin, je n'aurais jamais pu croire en l'existence d'une troisième catégorie de personnes, de véritables oiseaux rares. Je veux parler de ces gens que l'idée de voir des beignets siffler dans les airs séduit tellement qu'ils n'hésitent pas une seconde à la mettre à exécution.

Le docteur Vlach éprouve pour de tels individus un respect sans borne. Il affirme que pour agir ainsi, il faut non seulement un sens prononcé du comique, mais aussi du courage, du tempérament, et je ne sais quoi encore. D'après moi, il faut surtout une bonne dose de folie et tout individu sensé devrait être stupéfait à l'idée que de telles personnes puissent vivre hors des établissements que la société prévoit pour elles. J'étais malheureusement destiné à faire la douloureuse expérience que ces gens existent bel et bien,

dotés d'une liberté individuelle toujours intacte. Saturnin en fait partie.

Si je regarde aujourd'hui la courte période que je viens de vivre, je suis assailli par un grand nombre de questions. Je me demande par exemple comment tout cela a pu se passer en aussi peu de temps. Ma vie a été en quelque sorte un condensé d'événements qui se sont précipités les uns après les autres, si vite que j'ai eu du mal à les suivre. Comme quelqu'un qui, en descendant d'une colline enneigée, dérape sur une plaque de glace dissimulée sous la neige. J'ai le sentiment de ne pas avoir particulièrement fait preuve de dignité en dévalant la pente verglacée, mais je pense que cela se comprend, et je voudrais bien savoir qui pourrait me le reprocher. Seul quelqu'un qui ignore ce que c'est que de se battre désespérément pour conserver ce qui lui reste d'équilibre aurait pu prétendre qu'il m'était possible de m'extirper à n'importe quel moment de ce toboggan. Du reste, ce n'était pas vraiment déplaisant, et je pense même que cela en valait la peine. J'ai depuis longtemps abandonné mes rêves d'aventures de petit garçon, j'aime vivre dans le calme et la simplicité, mais je pense qu'une pluie d'événements inhabituels ne peut faire de mal à personne. Nul ne s'est encore jamais noyé sous la pluie et l'homme oublie vite les moments désagréables. Avec le recul, une traversée pénible en pleine tempête de neige vous apparaît comme une aventure plutôt intéressante.

Ce n'était peut-être pas très sage de prendre un domestique dans ma situation de jeune homme célibataire. Cela pouvait même paraître excentrique et un peu trop romanesque. Il est sûr qu'en Bohême, rares devaient être les jeunes hommes qui avaient leur domestique, et la pensée d'avoir fait quelque chose d'aussi singulier perturbe mon caractère paisible et conservateur.

Saturnin cherchait dans les petites annonces une place de domestique à des conditions que je pouvais accepter, et

il avait d'excellentes références. Son aspect et sa distinction me convenaient parfaitement. Plus tard, j'ai découvert qu'il avait reçu une éducation approfondie et rigoureuse. Son prénom, quelque peu inhabituel, m'était pourtant familier, mais ce n'est que récemment que j'ai réalisé ce qui le rattachait à ma mémoire. Un journal datant d'environ deux ans m'est passé entre les mains, avec un article sur une tentative de cambriolage dans la villa du professeur Luda, et je me suis souvenu que nous en avions parlé à l'époque au café. Saturnin était le héros du jour et son comportement avait sidéré jusqu'aux lecteurs les plus sérieux. D'ailleurs, j'ai ici la coupure du journal :

UNE HISTOIRE CAPTIVANTE DE BANDIT. Dans la nuit du dimanche 6 août, un bandit inconnu s'est introduit dans la villa du professeur Luda, historien et collectionneur, et a tenté de forcer le coffre-fort dans lequel le professeur conservait quelques précieuses antiquités. Avant d'avoir pu ouvrir le coffre, il a été interrompu par l'employé de maison, monsieur Saturnin. Ce qui s'est passé ensuite entre les deux hommes fait l'objet d'une enquête. Car lorsque la police, prévenue par téléphone, est arrivée sur les lieux, elle a trouvé le voleur sans connaissance, avec une grave blessure à la tête. Monsieur Saturnin a fait une déposition pour le moins inhabituelle. Il affirme que le bandit s'est blessé tout seul et ce, avec un fléau de la collection du professeur Luda. Il maintient cette déposition surprenante avec obstination. Le bandit, lui, a repris connaissance à l'hôpital, mais il déclare avoir oublié comment il s'appelle. D'après l'enquête préliminaire, il semble que les faits se soient déroulés ainsi : le bandit, pris sur le fait, a tenté d'intimider monsieur Saturnin avec un revolver. Monsieur Saturnin lui a arraché l'arme des mains et l'a jetée par la fenêtre, dans le jardin où elle

a été retrouvée plus tard. Ensuite, monsieur Saturnin a entamé une longue tirade où il s'efforçait d'expliquer au bandit qu'un combat entre deux adversaires armés de façon inégale n'était pas fair play. Il l'a engagé à décrocher une arme du mur, que le bandit décrit comme un manche et une boule reliés par une chaîne, puis il s'est lui-même emparé d'une arme identique. Après quelques entrées en matière passablement confuses, le combat a commencé et le bandit a été touché. Le plus intéressant est que le blessé n'exclut pas la possibilité de s'être ouvert la tête tout seul car, dit-il, son engin s'était avéré très difficile à manier, et à plusieurs reprises il n'avait réussi que de justesse à esquiver la boule tournoyante de sa propre arme. Il prétend aussi avoir eu pendant tout le combat une peur bleue de briser le lustre. Au bout du compte, il se dit satisfait du dénouement de cette aventure. À l'issue de l'enquête, nous ne manquerons pas de fournir à nos lecteurs de plus amples informations.

J'ai déjà dit qu'il était impossible de discuter avec le docteur Vlach. Non seulement, il vous accable d'une avalanche de paroles, mais en plus, il lui arrive d'exécuter des pirouettes mentales pour s'engager subitement dans des diatribes contre une chose que vous n'aviez pas la moindre intention d'aborder. Tout cela aura de l'influence sur la cohérence de mon récit, mais je n'y peux rien. Les discours inattendus du docteur Vlach font que, parfois, un chapitre qui parle au début de criminalité finit en parlant toujours de criminalité, même s'il a été question pendant presque tout le texte de pêche à la truite. Le docteur Vlach est ainsi, et il est difficile de changer un homme de cinquante ans.

Un jour, je lui ai demandé ce que quelqu'un de sensé devait penser des événements décrits dans l'article. Il m'a répondu qu'il était vraiment difficile de le savoir car

de nos jours, plus personne n'avait de bon sens. Il a dit que nous avions tous adapté notre matière grise à nos métiers extrêmement spécialisés et que nous faisions tout notre possible pour que le reste de nos méninges meurt d'inaction. C'était le seul moyen de nous faire remarquer par nos supérieurs et de pouvoir commencer à faire carrière. Il était, paraît-il, stupéfiant de voir à quel point de simples raisonnements étaient déjà hors de portée du cerveau de la plupart des gens.

Le docteur Vlach a encore parlé cinq autres quarts d'heure, et je ne me rappelle plus très bien de quoi aujourd'hui. Il a conclu par une petite apologie de Pythagore. Je n'ai pas réfuté son opinion, mais en ce qui concerne son affirmation selon laquelle plus personne aujourd'hui ne fait preuve de bon sens, j'estime que le docteur Vlach ne devrait parler que pour lui.

II.

Une vieille maison bien tranquille
Par principe, je ne dis pas de proverbes
Les excentricités de Saturnin
Nous habitons sur un bateau
J'accepte de capturer Marc Aurèle
Aucun homme ne supporte que l'on doute de sa bravoure

Je voudrais que vous imaginiez combien ma vie était calme avant que Saturnin ne devînt mon domestique. J'habitais un petit appartement dans une de ces vieilles maisons bourgeoises dont la magie particulière avait toujours eu beaucoup d'effet sur moi. Je m'y sentais très bien. L'atmosphère de ces maisons avec leurs façades couvertes d'ornements en stuc, leurs marches en pierre usées par le temps, l'intimité de leurs couloirs obscurs et leurs portes à hauts panneaux m'étaient bien plus chères que l'espace uniforme des constructions modernes. Il me semble qu'une obscurité douce et rassurante fait partie de l'agrément d'une habitation humaine.

Le docteur Vlach prétend que ce sont des sentiments hérités de nos ancêtres qui vivaient dans les cavernes. D'ailleurs, à l'époque, il parlait de mon appartement avec beaucoup de mépris. Il ne comprenait pas comment je pouvais vivre dans cette maison. Il disait que dès qu'il en franchissait le seuil, son cœur se serrait et qu'en son âme défilaient des images terribles de tragédies humaines. Selon lui, tous ceux qui avaient vécu là pendant de longues années avaient emporté leur bonheur avec eux, tout en y laissant leurs souffrances, leurs regrets et leur détresse. Il affirmait que tous les recoins de la maison étaient imprégnés des larmes versées lors de nuits de désespoir sur lesquelles le jour ne s'était jamais levé. En bref, le docteur Vlach disait qu'il devait s'être passé des choses affreuses à cet endroit et que tout pourrait bien s'effondrer sur nos têtes.

Pour autant que je sache, rien de si terrible n'est arrivé. Une fois seulement, un échafaudage est tombé et ce nullement sur le docteur Vlach mais dans la cour. Personne n'a été touché et il n'y avait donc aucune raison de se sentir triste. Le docteur Vlach a dit ensuite qu'il préférait que ce soit le malheur qui lui tombe dessus plutôt qu'un échafaudage. C'est sa façon d'échapper à toute discussion sérieuse.

Je vivais donc dans un petit appartement silencieux aux murs recouverts de tapisseries délavées et de tableaux entourés de larges cadres anciens. La grosse pendule à colonnes avec son carillon décomptait le temps lors des soirées tranquilles que je passais dans mon imposant fauteuil à oreilles.

Oui, je restais assez souvent chez moi, surtout quand le temps était maussade. Lors de ces nuits noires d'automne, quand les cieux déversaient des torrents de pluie sur le sol, que le vent impétueux et glacial arrachait les feuilles des arbres, qu'il hurlait entre les tours des vieux châteaux et se confondait avec les cris des corneilles effarouchées, quand les cavaliers solitaires galopaient sur des chemins boueux vers des destinations obscures, lors de telles nuits, je restais assis de longues heures près du poêle à lire des romans historiques de Vaclav Benes Trebizsky. Puis j'allais dormir et il me semblait alors entendre les pleurs d'une maîtresse, les craquements d'une charpente en feu ou des serments de vengeance, et le matin venu, je n'en revenais pas de voir des tramways dans les rues de Prague. Et j'étais surpris de constater que le café que madame Suchanek m'apportait pour le petit déjeuner n'était pas empoisonné.

Madame Suchanek, une dame assez âgée aux cheveux bruns séparés par une raie, s'occupait de moi presque comme une mère. Je ne manquais de rien, je ne pouvais me plaindre de rien, et c'était peut-être justement cela qui me contrariait. Il existe un proverbe à ce propos mais par principe, je ne dis jamais de proverbes. Mon esprit y est

allergique. Quand vous ferez la connaissance de Tante Catherine, vous comprendrez pourquoi.

Et c'est dans cet environnement tranquille qu'un jour Saturnin a fait son entrée, considérant comme de son devoir de rendre ma vie aussi mouvementée que possible. Vous verrez par vous-mêmes qu'il a parfaitement réussi.

Que les choses soient claires : je ne veux pas dire que Saturnin n'était pas un bon domestique. Il avait toutes les qualités d'un bon domestique. C'était un bel homme, blond, honnête, fidèle et très intelligent. J'ai toujours eu le sentiment qu'il aurait aussi bien pu être directeur d'un consortium international que domestique. Mais il est à peu près sûr qu'il n'aurait pas pu changer aussi facilement de poste de directeur que de poste de domestique.

Lorsqu'il m'a présenté ses références, j'ai constaté qu'il manquait la recommandation de son dernier employeur. J'ai appris plus tard pourquoi il ne pouvait pas en avoir. Il avait quitté sa place suite à une scène à la limite de l'absurde. Une sorte d'amok l'avait saisi au moment où il avait estimé ne plus pouvoir supporter sa maîtresse. Dans sa rage, dont j'ai des raisons de croire qu'elle était feinte, il avait causé des dégâts impardonnables au mobilier de l'appartement avant de jeter sa maîtresse stupéfaite dans la fontaine du parc du château. Puis il s'était calmé. Même si je la connais très bien, je ne nommerai pas la dame en question. Mais je voudrais préciser que mes expériences avec elle me permettent dans une certaine mesure de comprendre, et peut-être même d'excuser, la conduite de Saturnin. C'est que je connais un bon nombre de personnes qui auraient volontiers jeté cette dame dans une fontaine. Mais aucun d'eux n'y aurait apporté la touche finale de Saturnin. En effet, lorsque la dame avait sorti la tête de l'eau, fixant le coupable d'un regard abasourdi, Saturnin s'était incliné avec raideur et avait annoncé que madame était servie. Puis il s'était retiré pour emballer ses affaires.

Je n'ai compris que bien plus tard que l'élaboration de situations aussi farfelues était chez lui une véritable passion. Cependant, je ne pense pas qu'il se serait permis quelque chose de tel avec moi. Déjà, il devait bien se rendre compte que mes proportions corporelles auraient pu lui compliquer la tâche et, en plus, ma dignité naturelle suffisait à réfréner ses élans. Mais dès l'instant où il est devenu mon domestique, je devais me tenir prêt, tous les jours et à n'importe quelle heure, à faire face à des situations totalement inédites, sensationnelles et généralement très peu agréables.

Tout a commencé quand il a parlé de moi avec madame Suchanek en m'attribuant, paraît-il, les titres les plus improbables comme Sire, Sa Majesté, Sahib, ou Son Altesse sérénissime, selon ses lectures du moment. Puis il a rempli l'appartement de toutes sortes de trophées de chasse comme des cornes de buffles, des défenses d'éléphants, des peaux de bêtes, et j'en passe… Plus tard, j'ai découvert qu'il empruntait ces objets à l'accessoiriste d'un de nos plus grands théâtres. En mon absence, il devait raconter à mes amis des histoires de chasses imaginaires. C'est la seule façon pour moi d'expliquer pourquoi quelques dames de ma connaissance m'ont surpris en me demandant au café de leur raconter la fois où j'avais tué un requin avec le trépied d'un appareil photo. Naturellement j'ai nié avoir jamais fait une chose pareille et depuis, j'ai la réputation d'être un héros trop modeste.

En vain, j'essayais de comprendre pourquoi Saturnin faisait tout cela. Au début, j'ai pensé qu'il avait le désir obsessionnel d'être le domestique d'un gentleman aventurier et que, faute de mieux, c'est ma personnalité banale qu'il avait enveloppée de l'aura d'un héros. Plus tard, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il ne faisait que s'amuser.

Il avait du reste un sens de l'humour totalement déplacé. Un jour, il m'a exposé une théorie très bizarre sur les bla-

gues dites canadiennes. D'après ce que j'ai cru comprendre, le sommet du comique dans ce genre de blagues est atteint lorsqu'une maison brûle ou que quelqu'un est grièvement blessé. Je ne peux pas dire que ce soit vraiment à mon goût.

Au bout de six mois environ, Saturnin a commencé à dire que l'appartement dans lequel nous vivions heureux jusque-là n'était pas assez grand. Au fond, c'était vrai. Au début, il convenait parfaitement mais je ne sais pas si vous avez déjà vu des cornes de buffles… Il va de soi que le docteur Vlach soutenait Saturnin. Il disait que j'aurais dû quitter cette maison depuis longtemps, ajoutant que ma santé était fragile et que l'appartement était humide. Il n'y avait là-dedans pas une once de vérité. D'abord, l'appartement n'était pas humide du tout, quant à l'état de ma santé, le docteur Vlach n'en savait strictement rien. La dernière fois qu'il m'avait soigné, c'était pour la rougeole et je devais avoir dix ans.

Finalement, un après-midi où j'étais chez des amis, Saturnin est venu me chercher pour m'annoncer discrètement que nous avions déménagé. Il a précisé que nous habitions sur l'eau à côté du pont suspendu.

Il aurait probablement apprécié que je m'évanouisse. Mais j'ai gardé tout mon calme et j'ai poursuivi ma partie de cartes. J'ai attendu jusqu'au soir pour boire quelques cognacs et aller voir mon ancien appartement. Il était bel et bien vide et madame Suchanek avait les yeux baignés de larmes. Vu l'accueil que m'a réservé le propriétaire j'ai préféré ne pas trop l'interroger sur les détails de mon déménagement. Et je me suis rendu au pont suspendu. C'était sans doute absurde mais je devais bien aller quelque part. Saturnin était debout sur le quai, il portait une casquette plate de marin et m'a appelé capitaine.

À partir de ce jour, nous avons vécu sur une péniche et je ne peux pas dire que cela ait été si terrible. Il est vrai que dès la première semaine, l'ancre s'est détachée en pleine nuit, laissant notre bateau franchir le barrage. Cette expérience

a été plutôt désagréable, il faisait totalement nuit et dans les premiers instants, j'ai cru que Saturnin s'était noyé car je l'avais cherché en vain sur tout le bateau. J'ai compris par la suite qu'il avait dormi dans le nid de pie. Mais comme je l'ai dit, mis à part cet incident perturbateur, je ne pouvais pas me plaindre de notre nouveau logis. Il faut savoir s'adapter à bien des choses dans la vie.

Cela ne veut cependant pas dire que j'étais à la merci des initiatives de Saturnin. Cela m'était impossible, ne serait-ce que par souci pour ma réputation déjà passablement compromise par ses extravagances. Je commençais à passer pour un homme extrêmement courageux et tout à fait excentrique. Un peu comme Harry Piel. Un jour, le journal a parlé de notre péniche en me désignant comme « notre célèbre sportif ». Le lendemain, j'ai surpris une discussion entre Saturnin et le fournisseur de combustible. Saturnin s'indignait qu'on n'eût pas écrit « chasseur de fauves », alors qu'il avait explicitement insisté là-dessus auprès du rédacteur.

Cette réputation imméritée et fort gênante d'homme exceptionnel se propageait sans cesse, entraînant parfois des conséquences fâcheuses. C'est ainsi par exemple qu'une nuit, un homme arborant une casquette officielle m'a réveillé pour me dire que l'on réclamait mon aide de toute urgence. En mobilisant une bonne dose de ma logique combinatoire, j'ai fini par tirer du récit confus de cet homme que le pensionnaire d'un asile qui se prenait pour Marc Aurèle s'était enfui, et que la direction avait pensé que, pour un homme de ma carrure, rattraper le fugitif ne serait qu'un jeu d'enfant.

Il n'est pas facile de ternir l'image flatteuse que les gens ont de vous. Je me suis levé et habillé rapidement. L'homme à la casquette a affirmé que, d'après ses consignes, je devais avoir l'obligeance de prendre un fusil avec moi. Je n'en avais pas, alors j'ai improvisé. J'ai dit que je n'en aurais

pas besoin et l'homme à la casquette m'a regardé avec un profond respect.

J'ai donné à Saturnin des instructions pour le cas où je ne reviendrais pas et je suis sorti avec l'homme dans la nuit pluvieuse. Ce n'est qu'en discutant en chemin que j'ai compris que l'homme était employé au parc zoologique et que le dénommé Marc Aurèle était un lion.

J'ai beau être un homme plutôt courageux, vous pouvez imaginer ce que j'ai ressenti alors. Je n'aime pas y repenser. Finalement, je m'en suis plutôt bien sorti. Les employés du zoo sont parvenus à attraper le lion qui s'était endormi, fatigué d'avoir attaqué sans succès un tramway de la ligne 12. On n'a pas eu besoin de mon intervention mais le directeur du zoo a tout de même salué chaleureusement l'empressement avec lequel j'avais volé au secours des habitants de la ville de Prague en danger et il a déclaré pour me réconforter que j'aurais peut-être bientôt à nouveau l'occasion de saisir de mes propres mains une bête féroce par les oreilles. Il avait l'air de croire que j'en avais envie.

Le lendemain, le journal racontait l'empressement sans pareil avec lequel j'avais pris part à la capture du pauvre Marc Aurèle. Vous devinez bien comme tout cela a apporté de l'eau au moulin de Saturnin.

Lorsque j'ai parlé de cet événement au docteur Vlach, celui-ci a émis un avis qui a failli me troubler. Il avait l'impression que la légende que Saturnin tissait autour de moi n'était pas pour me déplaire. Il n'arrivait pas à s'expliquer autrement l'enthousiasme avec lequel j'étais parti en pleine nuit à la chasse au lion dans le quartier pragois de Troja.

J'ai toujours pensé que la faculté de juger la nature d'autrui était innée à l'homme. Elle ne peut s'acquérir ni avec les années, ni avec l'expérience, comme le prouve le cas du docteur Vlach. Comment cette idée saugrenue a-t-elle pu lui venir à l'esprit ? Pour quel sot vaniteux me prenait-il ? Si j'avais aspiré à une réputation d'aventurier, j'aurais su

me la créer moi-même, sans attendre que mon domestique s'en charge. Il ne faut pas oublier que des circonstances extérieures me conduisaient à des situations cruelles où je devais choisir entre mon amour de la vérité et ma fierté naturelle.

Si vous vivez paisiblement en citoyen ordinaire et mesuré, vos amis et vos connaissances n'ont aucune raison de se demander quelle serait votre réaction face à un buffle en furie. Essayez d'imaginer des gens de votre entourage dans une telle situation et vous verrez combien cela est absurde. Et maintenant dites-vous que, grâce aux affabulations de Saturnin, mes amis étaient amenés tout droit à ce genre de considérations. Ma bravoure était ainsi virtuellement mise à l'épreuve comme une souris de laboratoire.

Je n'ai par exemple jamais confirmé cette stupide histoire de requin et de trépied d'appareil photo, mais imaginez votre réaction si la bouche de la plus belle jeune fille que vous ayez jamais vue se courbait en un petit sourire railleur et disait : « Vous et un requin ? » Il est alors bien compréhensible que certaines de mes initiatives aient pu être marquées par le désir de pouvoir lui répondre un jour : « Oui, mademoiselle Barbara, moi et un requin, moi et un lion, moi et n'importe quel danger sur terre. »

III.

Mademoiselle Barbara
Je perds trois sets au tennis
Saturnin construit un mur d'entraînement
Un accord original avec le propriétaire du bateau
Le docteur Vlach fait un discours sur le déclin de l'artisanat

Jai rencontré mademoiselle Barbara Tereba sur un court de tennis. Elle était la vedette du club de quartier dont je faisais partie. J'avais l'habitude de la voir, belle et inaccessible, participer à des matchs de préparation avec son entraîneur ou un autre joueur exceptionnel. Si notre relation a pu dépasser le stade de mes salutations polies et de ses réponses polies mais froides, c'est grâce à Pepik.

Permettez que je vous présente Pepik. Au club, il fait partie des meubles. Il a douze ans, il rassemble les balles et les raquettes oubliées sur les courts, il fume et fait l'école buissonnière. Malgré son jeune âge, il est reconnu pour ses jugements experts en ce qui concerne la beauté des jambes féminines dont il détaille scrupuleusement la forme, tout en vacant à ses occupations. Dans ses conclusions, il est totalement intransigeant et l'on sait que la propriétaire de l'unique paire de jambes à avoir résisté à son regard critique se trouve être justement mademoiselle Barbara.

Les hommes du club riaient toujours aux éclats quand Pepik leur faisait part de ses opinions. Je trouvais ce divertissement d'un très mauvais goût. Même si l'on passait sur le jeune âge de Pepik, qui pourrait nous alarmer en soi, il reste qu'un homme de bonne éducation ne regarde pas les jambes des dames. Même si l'occasion se présente.

Une demi-heure avant d'être présenté à mademoiselle Barbara, j'en ai justement eu l'occasion. J'étais installé dans une chaise longue devant le club et mademoiselle Barbara était debout dans la véranda surélevée. Elle attendait son entraîneur et regardait souvent sa montre. Un

pare-soleil était fixé à ma chaise longue, masquant tout le haut du corps de mademoiselle Barbara, et j'aurais donc pu observer ses jambes à ma guise, sans risquer d'être surpris.

J'ai alors pensé combien certains membres du club auraient été reconnaissants de se voir offrir une telle occasion. Ils auraient examiné avec ferveur ces jambes bronzées et bien dessinées, ces chevilles fines, ces tibias sveltes et ces mollets musclés, ces genoux ronds et féminins et ces cuisses bien fermes, affûtées par le sport, sur lesquelles le soleil avait créé cette merveille à couper le souffle : une marque séparant le brun du rosé, là où les jambes disparaissaient dans un short d'un blanc éclatant. Même la petite cicatrice sur le genou gauche n'aurait pas échappé à leurs regards et ils auraient deviné qu'elle venait de cet accident de ski survenu l'an passé. Je le répète, ils auraient été très contents d'avoir une telle occasion et ils n'auraient pas songé une seconde à poursuivre la lecture de leur journal comme je l'ai fait, moi.

L'entraîneur n'arrivait pas et mademoiselle Barbara semblait contrariée. Elle a demandé quelque chose à Pepik qui a haussé les épaules et m'a montré du doigt. Puis il est venu me demander si je ne voulais pas jouer avec la demoiselle. J'ai répondu que ce serait pour moi un immense plaisir, mais en guise de réponse, il s'est tourné vers mademoiselle Barbara qui se tenait toujours dans la véranda et lui a lancé : « C'est bon! »

Mademoiselle Barbara m'a souri et je vais vous dire une chose : d'accord, elle a de belles jambes, mais c'est le cas de beaucoup de femmes, alors que sa bouche, je n'en ai jamais vu de pareille. Cette bouche merveilleuse recèle tout son charme. Même si je croisais mademoiselle Barbara depuis longtemps déjà, je n'étais pas sûr de connaître la couleur de ses yeux, car chaque fois que je me retrouvais en sa présence, je ne voyais que sa bouche.

J'ai disputé trois sets avec elle et je les ai tous perdus. Ce n'était pas une partie de plaisir mais je me consolais en me disant qu'elle le prendrait pour de la galanterie. Etrangement, cette idée ne l'a pas effleurée et elle m'a dit après le match qu'elle n'avait jamais vu de coup droit aussi singulier que le mien. Elle a été encore plus dure avec mon service. Elle a dit que je servais comme une grand-mère. Je n'aime pas quand une jeune femme s'exprime ainsi. Vous ne devez pas pour autant en conclure que je suis un adepte de la politesse à tout prix ou du mensonge, et que j'aurais préféré, après ce match plutôt pénible pour moi, entendre mademoiselle Barbara prononcer des phrases telles que : « Oh, votre jeu est excellent ! Cela faisait longtemps que je n'avais pas disputé une telle partie. Vous jouez souvent au tennis ? »

Ce n'est certainement pas ce que j'aurais souhaité, mais il n'était pas pour autant nécessaire de recourir à des propos aussi vulgaires que ceux-ci : « Vous servez comme une grand-mère. » J'ai beau apprécier la franchise chez les gens, cela ne veut pas dire qu'ils doivent parler comme ça. On peut tout dire dans le langage choisi de la bonne société. J'ai lu quelque part qu'un diplomate n'accusait jamais quelqu'un de mentir. Dans ce cas de figure, il utilise plutôt des formules du genre : « J'estime qu'en ce qui concerne la justesse de vos informations, elle pourrait à raison être remise en question. » Et le tour est joué.

J'ignore comment Saturnin a appris que je n'avais pas été un adversaire à la hauteur pour mademoiselle Barbara. Il avait l'air accablé et je pense que cela l'avait atteint personnellement. Il a passé le jour suivant à construire sur le pont de notre péniche une étrange palissade en bois et je n'ai pas osé lui demander de quoi il s'agissait. Le soir, il a peint une ligne à hauteur d'un filet de tennis et a déclaré que c'était un mur d'entraînement. Il m'a conseillé d'y exercer mes coups chaque jour et surtout, a-t-il précisé, mon coup droit.

Puis il m'a fait une démonstration et ses coups étaient si puissants que je m'attendais à ce que le mur s'écroule à tout moment. Je lui ai demandé où il avait appris et il m'a répondu qu'il avait longtemps été entraîneur à Nice.

Je me suis alors dit que je n'aurais même pas été surpris d'apprendre qu'il avait disputé la Coupe Davis. Je me suis entraîné d'après ses instructions une demi-heure et j'ai pu constater qu'il avait construit le mur et les protections latérales avec une telle ingéniosité que très peu de balles tombaient dans la Vltava.

Et c'est ainsi qu'aux diverses modifications, réparations et constructions entreprises par Saturnin sur le bateau, venait s'ajouter un mur d'entraînement, et je préférais ne plus penser à ce qu'allait en dire le propriétaire.

Car Saturnin se comportait depuis le début comme si le bateau était à nous. Je voyais tout cela avec une réelle inquiétude, imaginant mal que le propriétaire pût avaliser tous les changements que nous y avions effectués. Je n'avais toutefois pas encore eu l'occasion de voir sa réaction face aux forfaits de Saturnin. Je ne l'avais toujours pas rencontré personnellement. D'ailleurs je n'en avais pas envie. Saturnin, qui avait loué cette péniche, me l'avait décrit comme un homme petit et infiniment gros.

Quand je dis que Saturnin a loué ce bateau, il ne faut pas croire qu'il a suivi la procédure habituelle, qu'il a négocié le montant du loyer, un délai de préavis, qu'il a signé un contrat de location ou d'autres choses de ce genre. Saturnin ne peut pas agir de façon aussi ordinaire et peu romantique. À cette époque, il m'a dit qu'on nous avait loué le bateau gratuitement pour cinquante ans. Puis il m'a raconté qu'il avait dit au propriétaire que nous nous apprêtions à entreprendre une expédition pour le cercle polaire et qu'il n'y avait pas de bateau plus approprié que le sien dans toute la région. Que ce serait pour lui, le propriétaire, un grand honneur que son bateau devienne

un jour aussi célèbre que Fram. Et d'autres bêtises de ce genre.

Le propriétaire avait accepté tout cela à condition que nous baptisions le bateau Lili, Fifi ou quelque chose de ce genre, je ne me souviens plus mais c'était horrible. Nous devions aussi, lorsque nous aurions découvert une terre inconnue, lui donner son nom. Saturnin le lui avait promis, tout en oubliant de lui demander comment il s'appelait. Il n'y avait même pas pensé lors de leur rencontre suivante, quand ce monsieur était venu dire à Saturnin qu'il s'était séparé de la demoiselle précitée et qu'il préférait que le bateau s'appelle Cléo.

Je ne sais pas où les gens vont chercher des noms pareils. Comme s'il n'y avait pas assez de jolis prénoms féminins. Je me disais sans cesse que si j'apprenais convenablement le coup droit et le service, il n'y aurait aucune raison de ne pas appeler le bateau BARBARA.

Un soir, le docteur Vlach est venu nous rendre visite. Il a passé en revue les travaux artisanaux de Saturnin et il a profité de l'occasion pour se lancer dans un grand discours sur le déclin de l'artisanat.

Je m'en souviens comme si c'était hier. Nous étions assis sur les chaises en bois du pont et le docteur Vlach déclamait. La soirée était tiède, les premières étoiles apparaissaient dans le ciel et notre veillée était accompagnée par la rumeur composée des murmures de la ville, du retentissement lointain des klaxons, des cloches de tramways et du léger clapotis de la rivière.

Si les discours du docteur Vlach ne sont pas franchement originaux, ils sont plutôt agréables à écouter. Sa locution est très dynamique, il parvient à imiter la façon de parler des gens et il arrive à s'emporter avec tant de conviction que cela en devient amusant. La nuit tombait lentement et parfois, entre deux phrases, le bout de la cigarette du docteur s'illuminait.

Il était un temps, déclamait-il, où l'homme qui cousait des chaussures se disait cordonnier. Et non seulement il se qualifiait comme tel, mais c'était aussi écrit sur son enseigne où, à côté de l'image d'une botte pour dame, il était écrit : *Aloïs Petit, cordonnier*. Et ce monsieur Petit, maître cordonnier, s'asseyait le soir devant une bière et lançait à la ronde : « Mes chers amis, quand je vous couds de nouvelles chaussures, vous pouvez aller à pieds en pèlerinage au Mont-Sacré et revenir le même jour. Quand vous serez de retour il vous restera assez de force pour venir me remercier, même s'il est dix heures du soir. C'est comme ça, moi, que je fais les chaussures. »

Comme vous le savez, a poursuivi le docteur Vlach, les cordonniers ont disparu. Ce n'est pas dû à une maladie particulière ni au succès de l'usine Bata. Un fléau pire encore s'est abattu sur eux. À la génération suivante, et ce pour des raisons incompréhensibles, le cordonnier a commencé à avoir honte d'être cordonnier, le menuisier d'être menuisier, le serrurier d'être serrurier.

Le fils de maître Petit travaille sur le tabouret de cordonnier de son père, dans le même petit atelier, mais sur l'enseigne, il est écrit : *Fabrique de chaussures*. Je suis sûr, s'est emporté le docteur, que si son père revenait d'entre les morts, il décrocherait l'enseigne de ses propres mains et dirait à son fils : « Alors comme ça tu as honte du métier de ton père ? Comment ça, tu as une fabrique de chaussures ? Non, tu es cordonnier ! C'est vraiment monstrueux ! Et qu'est-ce qui est arrivé à Volek en face ? Lui aussi a eu une promotion. Il a écrit *Usine de meubles*. Possède-t-il une usine ? » Le fils expliquerait avec indulgence que, non, Volek n'a pas d'usine, que c'est juste de la publicité. Le vieil homme aurait explosé : « De la publicité ? Ce n'est pas de la publicité, pour moi c'est un mensonge, c'est duper les gens et faire montre d'une fierté mal placée. Pour moi, la seule publicité qui vaille, c'est une chaussure ou une armoire bien faite. »

Le docteur Vlach a dit que le vieil homme en serait indigné mais que nous, nous y étions déjà habitués. Quand nous lisons une enseigne, nous la transposons immédiatement dans le langage simple de tous les jours. *Salon de mode pour hommes*, c'est en fait un tailleur, *Projets, décoration, intérieurs*, c'est un peintre d'intérieur, *Fabricant de produits métalliques*, c'est un petit serrurier avec un seul apprenti, car s'il en avait deux, ce seraient déjà des *Usines associées de constructions mécaniques* ou quelque chose comme ça. *Usine de production d'enrobés*, là, vous auriez un peu hésité. Mais ne vous y trompez pas, il s'agit de notre bon vieux maître couvreur, et le goudron dont il a besoin, il l'achète bien gentiment dans une usine. Il se trouve que je le connais personnellement.

Le fait que la plupart des artisans d'aujourd'hui ont honte de leur métier est estompé par la honte que les produits eux-mêmes éprouvent face à leurs fabricants. Les objets sont là uniquement pour que l'on en paie un bon prix mais souvent, ils refusent obstinément de fonctionner. Et n'allez pas me dire, s'empressa d'ajouter le docteur Vlach, que je suis trop pessimiste, qu'il existe encore aujourd'hui des artisans qui font correctement leur travail, que l'on peut toujours acheter un mobilier fait d'une manière qui réchauffe le cœur, une armoire qui s'ouvre par miracle sans que l'on ait besoin de la secouer, des portes de bibliothèque en verre qui coulissent facilement, enfin des meubles qui gardent toutes leurs qualités pendant de longues années.

Moi, je m'en réjouis, mais la plupart des gens n'ont pas cette chance. Je pense à la grande majorité des gens, ceux pour qui cinquante mille couronnes représentent à peu près les économies d'une vie entière et non pas l'ameublement d'une pièce. Ces gens-là se sont le plus souvent résignés à leur standard de vie mais, bien entendu, ils tiennent toujours à ce que leur armoire s'ouvre, que les portes en verre de leur bibliothèque coulissent, pour éviter le paradoxe qui

les obligerait, parce qu'ils ne sont pas riches, à racheter des meubles tous les trois ans.

Mes parents, continua le docteur Vlach, n'étaient pas non plus très riches, mais venez donc voir notre vieille armoire en chêne !

Ce serait déjà plus supportable si les artisans d'aujourd'hui compensaient le peu de savoir-faire et d'honnêteté qu'il leur reste par un minimum de serviabilité. C'est tout le contraire. Maître Petit vous apportait vos nouveaux souliers chez vous. Mais c'est du passé. Vous ne pouvez pas vous attendre à ce qu'une fabrique de chaussures vous rende visite en personne.

Quand, enfants, nous abîmions un meuble à la maison, mon père disait au menuisier de notre rue : « Maître, j'aurais besoin de faire réparer ceci et cela. » Le maître menuisier remerciait pour la commande et promettait que Pepik serait là dans la minute avec la charrette. Et, fait quasiment inimaginable aujourd'hui, ce Pepik était là dans la minute avec sa charrette, je vous le jure, vous pouvez demander à qui vous voudrez.

Ma fille, poursuivit le docteur, a chez elle un de ces parcs pour enfants avec des barreaux verticaux. Récemment, un des barreaux s'est brisé et le bois fendu ressortait dangereusement. On pouvait alors clairement s'imaginer ce qui se serait passé si le petit qui trottait là venait à tomber dessus.

J'ai décidé de prendre la situation en main pour montrer au mioche à quoi lui servait son grand-père. Devenu très modeste à force d'être confronté aux artisans, je n'ai pas pensé une seconde à le réparer moi-même comme l'aurait fait mon défunt père. Aussi me suis-je saisi de l'engin le plus habilement possible pour l'emmener chez le fabricant de meubles le plus proche.

Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce que l'on me traite comme si j'apportais une commande pour meubler un million de salles de séjour, mais en chemin, je n'avais pas non

plus été tourmenté par la question de savoir si monsieur le fabricant avait bien dormi ou si je n'arrivais pas au mauvais moment. J'avais besoin qu'il me répare mon barreau et j'étais prêt à payer sans discuter.

J'ai traversé un passage, puis une arrière-cour mal entretenue et suis entré dans l'usine, composée d'une petite salle et d'un minuscule entrepôt crasseux. J'ai expliqué à monsieur le fabricant ce qu'il me fallait après l'avoir dûment salué.

Sans me rendre mon salut, le maître des lieux m'a regardé avec tant de hargne et de rancœur que mes explications sont devenues de plus en plus embarrassées. Avant même que je n'en finisse, monsieur le fabricant était déjà sorti en claquant la porte.

Deux apprentis ont échangé des regards perplexes, puis ils se sont tournés vers moi et ont haussé les épaules. Entre-temps, le maître avait entrouvert la porte par laquelle il venait de sortir et m'a dit d'un ton furibond : « Nous n'avons pas de temps à perdre avec ce genre de choses ! » et il a claqué la porte encore plus fort que la première fois. Je suis sûr que si quelqu'un se rendait dans une vraie usine de production de meubles pour faire réparer une échelle cassée, il serait mieux accueilli.

Je ne souhaite de mal à personne, a conclu le docteur Vlach, et mes nerfs n'ont pas besoin d'être stimulés par des spectacles à sensation, mais si j'apprenais que, selon une coutume malencontreusement oubliée du temps du roi Charles IV, de glorieuse mémoire, on allait enfermer ce maître menuisier dans un panier pour le plonger dans la Vltava, j'accourrais dès l'aube pour me réserver une place au premier rang.

IV.

Tante Catherine et Bertrand
Inquiétude pour l'avenir de Bertrand
Évocation du souvenir de l'oncle François
Découvertes de chimie accessibles dans les manuels de collégiens dès la classe de 6e
Guerre familiale à cause de Grand-père
Une visite inattendue, interdiction de fumer et autres événements

Je crois avoir déjà signalé que j'ai une tante dénommée Catherine. Un malheur est si vite arrivé. Tante Catherine a un fils de dix-huit ans qui s'appelle Bertrand. Un malheur n'arrive jamais seul. Ma tante est veuve et Bertrand orphelin parce que mon oncle François est mort il y a dix ans. Il ne doit pas beaucoup le regretter. Car passer sa vie à écouter proverbes, dictons et autres graines de sagesse n'est pas une mince affaire.

Tante Catherine est une femme d'un certain âge mais elle refuse de se l'avouer. Elle s'habille comme si elle était de la première jeunesse, elle porte des chapeaux extravagants et se maquille beaucoup, même si elle ne sait absolument pas comment s'y prendre. Quand elle marche, elle se dandine d'une façon étrange, la bouche en cœur. Il arrive souvent qu'un homme croisant le chemin de Tante Catherine s'étonne de son apparence et la regarde un peu ahuri. Alors le visage de ma tante se tord en une grimace censée faire comprendre qu'elle réprime un sourire et, après quelques pas, elle s'exclame à voix basse : « Quel malotru ! »

Ensuite, elle regarde l'homme par-dessus son épaule, discrètement, mais tout de même assez longuement pour que les passants craignent de la voir percuter les réverbères. Au café, elle raconte à toutes les dames de sa connaissance comment un jeune homme l'a suivie du regard dans la rue et comme cela lui a été fort désagréable.

Vážení čtenáři, právě jste dočetli ukázku z knihy ***Saturnin*.**
Pokud se Vám ukázka líbila, na našem webu si můžete zakoupit celou knihu.